

SAMEDI 15 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2022



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière # 01



NICOLE GARCIA, JAMES GRAY,
LEE CHANG-DONG,
ALEJANDRO GONZÁLEZ IÑÁRRITU

LA PLANÈTE CINÉMA DÉBARQUE À LYON

© Carole Bethuier

© Pic House Film/DR

© 2019 HPA / Hutchins Photo - Dreamstime.com

© Featureflash - Dreamstime.com



L'Honneur d'un capitaine, 1982

Nicole Garcia, l'humaniste

Comme actrice ou comme cinéaste, **Nicole Garcia** n'en finit pas de servir un cinéma humain, sensuel, élégant, habité.

Quand elle était enfant, on trouvait souvent qu'elle parlait trop vite. Elle n'est plus une enfant, mais son débit reste conséquent. Nicole Garcia aime toujours autant parler, mais son discours est toujours signifiant, chaleureux, imagé, rythmé par d'innombrables incidentes : un souvenir en appelle toujours un autre. Elle poursuit inlassablement le mot juste. Depuis *Un week-end sur deux* (1990) jusqu'à *Amants* (2020), le cinéma de Nicole Garcia explore comme peu d'autres pourquoi la vie ne vaut rien... et pourquoi rien ne vaut la vie.

Elle se souvient exactement de l'angle de rue où elle se trouvait à Oran lorsque, rentrant du collège, elle osa se dire pour la première fois « je serai comédienne ». Elle a treize ans alors et une professeure de français, Monique Rivet, dont l'influence s'est avérée décisive, qui flatte et encourage son talent pour la récitation. Des années plus tard, l'Algérie loin derrière elle, le nom de l'enseignante qu'elle croyait avoir oublié lui reviendra en flash en découvrant son nom sur la liste des reçus au concours du Conservatoire de Paris.

Au théâtre, très vite, les rôles affluent. Des réalisateurs comme Jacques Rivette ou Alain Resnais vont la voir sur scène, ce qui la trouble. Bertrand Tavernier est le premier cinéaste majeur à l'attirer dans cette lumière en 1975. Dans *Que la fête commence*, son rôle de si piquante maquerelle à la cour de Philippe d'Orléans suscite le désir d'autres cinéastes. Il lui faudra cependant des années pour trouver naturelle la bascule vers le grand écran comme elle le reconnaissait en 2014 lors d'une master class au Forum des images. « *Nombre de mes*

premiers films, je les ai faits un peu "à côté", en regardant ma montre car je savais que je serais au théâtre le soir. »

Avec le temps, elle finit par aimer la « *satisfaction narcissique* » qu'apporte le cinéma. A fortiori, au côté de quelques-uns des acteurs les plus populaires d'alors : Jean-Paul Belmondo (*Le Corps de mon ennemi*), Lino Ventura (*Un papillon sur l'épaule*), Yves Montand (*Garçon !*). L'idée de réaliser prend forme après avoir tourné *Mon oncle d'Amérique* sous la direction d'Alain Resnais. *Un premier court* (15 août, 1986) sélectionné au Festival de Cannes la convainc d'ouvrir un nouveau front. C'est à travers ses portraits remarquables de femmes « *bousculées* » dit-elle, qu'elle imprime sa touche : Nathalie Baye (*Un week-end sur deux*), Catherine Deneuve (*Place Vendôme*), Marion Cotillard (*Mal de pierres*). « *Quelque chose dans la folie des femmes m'attire.* » Toutes ces héroïnes lui ressemblent et l'ont aidée à apprécier d'où elle vient. Ce qu'elle confirme lorsqu'on lui demande à quoi sert le cinéma : « *À grandir* », dit-elle. — **Carlos Gomez**

LES SÉANCES DU WEEK-END

Mal de pierres de Nicole Garcia (2016, 2h01, VFSTA)
 > UGC CONFLUENCE
 Dimanche 16 octobre, 11h15

Un week-end sur deux de Nicole Garcia (1990, 1h37)
 > INSTITUT LUMIÈRE
 Dimanche 16 octobre, 14h45

L'Honneur d'un capitaine de Pierre Schoendoerffer (1982, 1h57)
 > UGC CONFLUENCE
 Dimanche 16 octobre, 18h45

Lee Chang-dong, l'insaisissable

En six films réalisés entre 1997 et 2018, le cinéaste **Lee Chang-dong** a bâti une oeuvre imprévisible et fascinante.

Son cinéma est composé de personnages de tous âges, de condition sociale souvent modeste, qui se demandent ce qu'ils font là. Le cinéaste se sert de tout ce que les sens, yeux, ouïe, toucher, impactent sur l'homme pour créer une proximité instinctive et inconsciente avec le spectateur. Son cinéma est vibrant. Tout agit. Le train est le temps qui passe, le paysage horizontal et naturel propose le répit, une verticalité composée de buildings les états de chaos intérieurs, la danse d'une fille poitrine nue au crépuscule (*Burning*) donne la sensation de voir un moment indéfinissable et miraculeux... Car Lee Chang-dong est un grand cinéaste du mystère. Il ne s'agit pas tant de résoudre les énigmes de la vie, que de les poser.

Le cinéma de Lee Chang-dong est aussi celui de la différence. Ses héros imposent au grand jour la face cachée que nous recelons tous. Les envies, les rêves secrets apparaissent à travers des êtres aussi libres que le couple d'handicapés incontrôlables d'*Oasis* (2002). Faire ce que l'on sent contre vents et marées, en restant des êtres de mystère car impossibles à sonder, est l'idée merveilleuse qui innerve ce film d'amour très mal élevé. Chez Lee Chang-dong, il s'agit de s'exprimer avant tout, ne pas chercher à toujours tout comprendre. Les héros de Lee Chang-dong ont ce point commun : ils sont courageux. L'ancien flic perdu de *Peppermint Candy* (2000) affronte à rebours son statut d'homme qui ne parvient jamais à être à l'équilibre, mais qui essaie de tenir debout.

Les êtres de cinéma de Lee Chang-dong s'échappent en permanence. Cela rend ses films passionnants à suivre car totalement imprévisibles. L'art est une des voies de ces fuites physiques et surtout mentales. La mère meurtrie de *Secret Sunshine* (2007) enseigne la musique. La grand-mère de *Poetry* (2010) prend des notes sur un carnet pour en faire des poèmes, autant pour lutter contre la maladie d'Alzheimer que pour oublier que son petit-fils a provoqué la mort d'une adolescente. Le jeune héros sensible et solitaire de *Burning* (2018) se sert de l'écriture pour continuer à vivre son amour avec une jeune fille. Peu importe l'âge, la condition sociale, ou la manière, ce qui compte pour Lee Chang-dong, c'est restituer à chaque être humain son mystère. — **V.A.**



Burning, 2018

LES SÉANCES DU WEEK-END

Poetry de Lee Chang-dong (*Shi*, 2010, 2h19)
 > COMOEDIA
 Dimanche 16 octobre, 16h30

Burning de Lee Chang-dong (*Beoning*, 2018, 2h28)
 > PATHÉ BELLECOUR
 Dimanche 16 octobre, 18h45

Documentaire
Lee Chang-dong, un art de l'ironie d'Alain Mazars (2022, 1h)
 > VILLA LUMIÈRE
 Dimanche 16 octobre, 14h30 (suivi de *Heartbeat*, court-métrage de Lee Chang-dong, 28min)

James Gray, l'explorateur

En une poignée de films qui jouent avec les ombres, **James Gray** est devenu un auteur à part, qui réinvente le grand cinéma classique.

James Gray, qui voulait devenir peintre, esquisse un cinéma de splendide effacement, lent comme une procession hallucinée, celui de mondes disparus et pourtant recherchés. C'est l'exploration d'un éden impossible en Amazonie imaginé par l'aventurier calme de *The Lost City of Z* (2016), et qui se mue en subversive acceptation de l'au-delà. C'est la quête d'un astronaute (Tommy Lee Jones en mode misanthrope), obsédé par une galaxie mythique, qui envahit *Ad Astra* (2019). À travers l'espace, la jungle, mais aussi les rues de New York dont celles du Queens, d'où Gray est originaire, dans *Armageddon Time* (2022), le cinéaste traque des images hantées par les personnages de pères défailants dont il faut s'affranchir.

Terribles et bouleversants, incapables d'accomplir le destin qu'ils s'étaient fixés, les pères sont les grands enjeux, les impulsions poignantes des films du cinéaste. Ils sont grand flic new yorkais dans *La Nuit nous appartient* (2007), ou plombier plein de doutes, aux grands rêves d'*Armageddon Time*. Ils se révèlent autoritaires, cruels, inquiets, et secrètement aimants.

Face à eux, la jeunesse entre espoir et désir. Chez Gray, l'enfance perdure même à l'âge adulte tel Brad Pitt, tout en regard incertain et juvénile d'éternel Télémaque dans l'odyssée *Ad Astra*. La jeunesse est pleine de chagrin sensuel, incarnée par Joaquin Phoenix toujours instable, prêt à entrer dans l'arène en héros de boîte de nuit de *La Nuit nous appartient*, ou bipolaire planqué chez lui, et qui danse si bien dans *Two Lovers* (2008). La jeunesse est organique, souple. Elle encaisse plus que quiconque car elle est incroyablement tel le fils mutique et minéral de *The Yards* (2000). Paul Graff, l'ado d'*Armageddon Time* reçoit lui aussi des coups, mais garde en tête qu'il faut tout tenter quand même, grâce à son grand-père qui lui apprend le passé familial, celui (encore) d'un monde disparu. Gray n'a jamais cessé de revenir à son propre passé, celui d'une famille juive ukrainienne. Dès son premier film, *Little Odessa* (1994), sous les ponts métalliques noirs

du quartier russe et ukrainien de Brighton Beach, le cinéaste raconte la tragédie d'un fils qui renie son père, pour s'abimer dans le crime. Se souvenant en permanence d'où elle vient, l'émigrante polonaise de *The Immigrant* (2013) saisit tout, pour se construire un avenir. Ne pas oublier, chez Gray, c'est transmettre sans nostalgie, pour faire bouger les choses. Se remémorant son enfance, il fait avec *Armageddon Time*, le portrait d'un pays où, dans les années 80, un enfant afro-américain est ataviquement un coupable. Une tache de sang sur le pied de ce très jeune personnage symbolise la vulnérabilité des êtres face au racisme. Ce détail organique résume le cinéma de Gray, cette œuvre très pensée, mais restituée de façon purement visuelle. Cette association de l'intellect avec l'instinct fait de Gray un cinéaste bouleversant.

— **Virginie Apiou**



Armageddon Time, 2022

LES SÉANCES DU WEEK-END

The Lost City of Z de James Gray (2017, 2h21)
 > PATHÉ BELLECOUR
 Dimanche 16 octobre, 10h45

Armageddon Time de James Gray (2022, 1h55)
 > INSTITUT LUMIÈRE
 Dimanche 16 octobre, 17h30

La Nuit nous appartient de James Gray (*We Own the Night*, 2007, 1h57)
 > UGC CONFLUENCE
 Dimanche 16 octobre, 18h30

Little Odessa de James Gray (1994, 1h38, int -12ans)
 > PATHÉ BELLECOUR
 Dimanche 16 octobre, 19h45



Bardo, fausse chronique de quelques vérités, 2022

Alejandro González Iñárritu, l'existential

Couronné aux Oscars pour *Birdman* et *The Revenant*, le cinéaste **Alejandro González Iñárritu**, est de retour dans son pays, le Mexique, où il a tourné son dernier film *Bardo, fausse chronique de quelques vérités*.

Bardo est un mot tibétain qui fait référence au concept bouddhiste d'un état transitoire flottant entre la mort et la renaissance. Il signale la forte dimension onirique de cette œuvre libre et foisonnante dans laquelle Iñárritu, de retour à Mexico plus de vingt ans après *Amours chiennes*, qui l'a révélé, a placé beaucoup d'éléments autobiographiques. Iñárritu fait partie des cinéastes mexicains ayant « conquis » Hollywood et *Bardo* tisse des liens avec *Roma* d'Alfonso Cuarón : même retour au pays natal, même dimension élégiaque, etc.

Néanmoins, à un récit structuré, Iñárritu préfère une sorte de « courant de conscience » s'inscrivant dans la lignée d'un cinéma réflexif dont le modèle reste 8/10 de Fellini : sur le mode tragi-comique, un créateur s'interroge sur son parcours, son inspiration défailante, voire sa légitimité.

Ce qui le rapproche de Fellini, c'est l'ampleur de sa vision (et des moyens qui lui sont alloués), à l'image de la séquence évoquant la guerre entre

les États-Unis et le Mexique au milieu du XIX^e siècle. Le tournage a eu lieu en pellicule 65mm, les lumières réglées par le grand chef opérateur Darius Khondji. « *Il s'agit d'un cinéma profondément personnel, immersif, qui témoigne d'un grand questionnement sur l'identité culturelle individuelle et nationale, sur l'entêtante mortalité, sur le prix du succès, sur le cœur déchiré de l'expatrié de retour au pays, sur la porosité du temps et sur le séduisant labyrinthe de la mémoire. Le plus révélateur est peut-être le sentiment de vivre et de travailler dans un pays qui a fait preuve d'une arrogance impérialiste si froide envers le sien.* » (David Rooney, *The Hollywood reporter*, 1^{er} septembre 2022)

— **Aurélien Ferenczi**

LA SÉANCE DU WEEK-END

Bardo, fausse chronique de quelques vérités de Alejandro González Iñárritu (*Bardo, falsa crónica de unas cuantas verdades*, 2022, 3h)
 > INSTITUT LUMIÈRE
 Dimanche 16 octobre, 20h30

Edmond chez les espions

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

Edmond T. Gréville, (1906 - 66), grand cinéophile, amoureux des actrices, devenu cinéaste au début des années 30, auteur de plus d'une trentaine de films, la plupart oubliés, rarement montrés, et qui témoignent d'une inspiration rare dans le cinéma français, par leur étrangeté, leur goût du baroque. Il fait partie des auteurs dont Bertrand Tavernier, alors jeune cinéophile, devint l'ami dans les années 50. L'Institut Lumière a d'ailleurs republié son premier roman, *Supprimé par l'ascenseur*, et ses savoureux mémoires, *35 ans dans la jungle du cinéma*.

Son film au festival Lumière ?

Au sein d'une carrière compliquée, Edmond T. Gréville a toujours saisi toutes les occasions de tourner. Il accepte donc la commande de la version anglaise d'un film français de Pabst, récemment achevé, *Salonique nid d'espions*. Ce sera *Mademoiselle Docteur*, qui raconte, dans la langue de Lloyd George, les exploits d'une espionne allemande pendant la guerre de 14. Le cinéaste a le plaisir de diriger son idole, Erich von Stroheim, dans un double rôle intrigant, avec perruque et bandeau sur l'oeil (on dirait Harpo Marx).

Pourquoi le découvrir ?

Parce qu'à l'image de ce petit film alerte, Gréville montre son art du récit, sa quête d'un cinéma « pur », avare en dialogues, et son plaisir à magnifier la beauté de ses actrices, Dita Parlo en espionne amoureuse, l'américaine Claire Luce en rivale maléfique. *Mademoiselle Docteur*, œuvre de circonstance, donne envie de voir ou revoir *Remous*, *Pour une nuit d'amour*, *L'île du bout du monde*, etc. — Aurélien Ferenczi

SÉANCES

Mademoiselle Docteur d'Edmond T. Gréville
(*Under Secret Orders*, 1937, 1h30)

> VILLA LUMIÈRE Samedi 15 octobre, 16h15
> INSTITUT LUMIÈRE Dimanche 16 octobre, 9h15



Mademoiselle Docteur, 1937

LA CITATION DU JOUR

« Je connais très bien New York, j'y ai vécu toute ma vie. Cette ville est infinie, on ne peut l'épuiser. Si je tourne un film en Russie et que, pressé par le temps, je doive me passer d'un plan, je sais qu'il y a un endroit à Brooklyn qui ressemble à Moscou. Même chose pour Paris ou Londres. Alors qu'Hollywood ressemble à ces villes du XIX^e siècle, comme Bethleem en Pennsylvanie dont toute l'activité dépendait d'une aciérie qui possédait tout. Une ville où il n'y a qu'une profession conduit à des catastrophes. »



Sidney Lumet, cinéaste new-yorkais (dans la revue *Positif*, 1982)



Condenado a vivir, 1972



Dans la nuit, 1930

Elle a vu tous les films...

Derrière le contenu riche et varié du festival Lumière 2022, il y a **Maelle Arnaud**, programmatrice avisée, à l'écoute des archives du monde entier. Elle nous donne quelques clés de cette nouvelle édition.

Quand commencez-vous à préparer le festival Lumière ?

On aime bien y penser toute l'année : on a une sorte de veille sur les idées qui nous viennent, sur les restaurations dont on entend parler, etc. Mais c'est bien aussi de faire une pause après chaque édition. Une pause qui est aussi liée à l'activité permanente de l'Institut Lumière, qui est le cœur de notre mission. La programmation du festival commence précisément au printemps mais certaines idées viennent de plus loin. Ainsi, cela fait plus de deux ans que l'on discute avec les archives hongroises autour des films qu'André de Toth a signés avant de partir pour Hollywood. On a convenu ensemble d'une date à laquelle la restauration de ces films serait achevée. Chaque année, les archives du monde entier nous proposent des films pour la section Lumière Classics, cela nous donne un état des lieux des restaurations à travers le monde.

Y a-t-il des archives plus dynamiques que d'autres ?

Tout dépend des financements. Par exemple, les archives hongroises ont récupéré des fonds après avoir montré l'importance de leur présence au festival Lumière. Elles ont même pu créer un festival de films restaurés à Budapest et ce type de manifestations se multiplie. C'est un exemple de ce cercle vertueux auquel nous croyons et qui me rend très fière : une exposition événementielle des films entraîne de nouvelles restaurations qui seront à leur tour exposées.

Vous avez fait réaliser un sondage auprès des moins de 26 ans pour mieux cerner leur cinéphilie. C'est ce qui a donné la section « Cultes ! » du festival ?

Cette section est concomitante de la réflexion qui nous a poussé à lancer ce sondage. À l'Institut Lumière, on a été surpris de la réactivité d'un public jeune sur certaines programmations, notamment sur le cinéma américain. On a donc établi un questionnaire qui portait à la fois sur leurs films préférés, ceux qu'ils avaient envie de revoir sur grand écran, l'impact du noir et blanc, etc. Les centaines de réponses que j'ai lues intégralement

ont nourri la programmation. Le spectre était large, allant de *Psychose*, pour nous un « Grand Classique en Noir et Blanc », à *Interstellar*, qui était énormément cité et que nous avons intégré à la section « Cultes ! ». C'est une cinéphilie assez particulière, fondée sur l'expérience collective de la séance, enrichie par les échanges sur les réseaux sociaux, très pointue sur un certain type de cinéma, avec une connaissance exhaustive d'un film, mais moins de contextualisation que la cinéphilie classique.

On peut aussi avoir des surprises : ainsi la rétrospective Mizoguchi, qui a précédé le festival, a très bien marché, attirant également un public jeune. C'est très singulier d'avoir ainsi l'impression que chaque programmation va être une expérimentation de l'état de la cinéphilie. Je pense par exemple à la rétrospective Ridley Scott et aux séances consacrées à *Gladiator*, qui ont rencontré un énorme succès. C'est formidable que des jeunes trouvent le chemin d'une cinémathèque pour revoir *Gladiator* sur grand écran ! On aimerait aussi qu'ils viennent quand on passe du Duvivier, mais on veut continuer à être un endroit où ils se sentent accueillis.

Quand avez-vous eu l'idée de la section « Histoire permanente des femmes cinéastes » ?

Quasiment dès le début du festival, on doit en être à la dixième année. À l'époque, ça n'intéressait pas grand monde ! Et puis il y a eu #Metoo et cette idée a paru naturelle. Cela reste important de souligner la question de la place des femmes dans l'histoire du cinéma. Prenez Mai Zetterling que nous célébrons cette année, son œuvre est oubliée, alors qu'à l'époque ses films étaient sélectionnés aux festivals de Cannes ou de Venise. Quand un livre consacre un chapitre au cinéma suédois, il y a de bonnes chances qu'elle ne soit pas mentionnée. À l'époque, pourtant, elle était incontournable.

Un des événements festival sera la projection du film de Charles Vanel, *Dans la nuit*, liée à l'histoire de l'Institut. Pouvez-vous nous en parler ?

Charles Vanel est déjà l'une des grandes

stars du cinéma muet français quand il se décide à passer derrière la caméra. Il disait s'être souvent ennuyé sur les tournages en tant qu'acteur et avoir logiquement remarqué que le plus actif était le metteur en scène. Il a plusieurs idées de films en tête et met en chantier celui qu'il peut tourner dans l'Ain, qui est la patrie de son père, dans la carrière de Jujurieux. Le résultat est magnifique mais quand il est prêt à sortir, en mai 1930, beaucoup de salles qui s'étaient engagées à le programmer viennent de s'équiper pour le cinéma parlant. Elles ne gardent ce film muet que quelques jours à l'affiche. Charles Vanel qui a mis tout son cœur dans ce projet se résigne à abandonner la réalisation.

Des années plus tard, Bernard Chardère, l'un des fondateurs de l'Institut Lumière, lui aussi originaire de la région où a été tourné le film, se rapproche de Charles Vanel, qui décide de donner les droits du film à l'Institut. Le négatif était en bon état et la restauration, que l'on a confiée au laboratoire Eclair classics, est somptueuse. C'était un de nos gros projets pour 2022 et le film a déjà été montré au festival du cinéma muet de San Francisco, lors d'une soirée magnifique sur la Piazza Grande de Bologne lors de Cinema Ritrovato, en Espagne, Pologne et Hongrie. Nous sommes fiers de le présenter à Lyon, nous espérons le faire tourner ensuite dans les salles françaises.

Si vous deviez recommander quelques séances du festival - en dehors de *Dans la nuit*...

Question difficile ! Je commencerais par *Ordet* de Dreyer, tout simplement parce que c'est *Ordet* de Dreyer ! Je dirais ensuite *Serpico* parce que la découverte d'Al Pacino dans ce personnage m'a beaucoup marquée et que ce film témoigne de la splendeur du cinéma américain des années 70. Et puis pour le plaisir de citer un film espagnol, l'Espagne étant par ailleurs le pays invité du Marché International du Film Classique : *Condenados a vivir*. C'est une œuvre peu connue qu'on a eu du plaisir à découvrir et qui a inspiré Quentin Tarantino pour *Les Huit Salopards*. J'aime l'idée de ces filiations.

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

OUVERTURE

Du pur plaisir



L'innocent, 2022

Quelle bonne idée : ouvrir le festival par un film joyeux, touchant, inventif, dont on aime peu à peu tous les personnages. Et qui plus est tourné à Lyon ! Depuis sa présentation hors compétition au Festival de Cannes, devant le parterre de célébrités réunies pour le soixante-quinzième anniversaire de la manifestation, *L'innocent*, quatrième film de Louis Garrel n'en finit pas séduire. La presse, qui lui distribue des louanges méritées, et le public, qui depuis mercredi lui fait fête.

Il faut dire que cette comédie policière, menée tambour battant par un quatuor d'acteurs au cordeau (Louis Garrel, Noémie Merlant, Roschdy Zem et Anouk Grinberg) a tout pour

plaire : de la fantaisie, du suspense, de l'amour - et beaucoup, beaucoup, d'humour. Cela fait longtemps que Louis Garrel excelle dans des rôles légers (comme dans *ADN* ou *Dans Paris*). Son goût du marivaudage atteint ici son apogée dans une scène de braquage ludique et maîtrisée, où les amoureux, à force de prêcher le faux, finissent par se dire le vrai. *L'innocent* prouve toute la vigueur du cinéma français.

— A.F.

SOIRÉE D'OUVERTURE

L'innocent de Louis Garrel (2022, 1h40, VFSTA), en présence de l'équipe.

> HALLE TONY GARNIER, Samedi 15 octobre à 18h

QUIZ LOST HIGHWAY (1997) de David Lynch

Aussi fascinant que déroutant, le septième long métrage de David Lynch est considéré comme un prélude à *Mulholland Drive* (2001) et à *Inland Empire* (2007) par sa construction déroutante entre rêve et cauchemar, qui embarque le spectateur dans les couloirs les plus sombres du subconscient. Révisez avant de vous y perdre...
— par Benoit Pavan

1 Quelle chanson hypnotique de David Bowie accompagne les premières minutes du film, qui s'ouvre dans les phares d'une voiture circulant sur une route déserte ? :

- A. Life On Mars
- B. Rock'n'roll suicide
- C. I'm Deranged
- D. Let's Dance

2 David Lynch a co-écrit le scénario de *Lost Highway* avec l'écrivain américain Barry Gifford. Quel autre film du cinéaste est adapté de l'un de ses romans ?

- A. Twin Peaks, Fire Walk With Me
- B. Sailor et Lula
- C. Blue Velvet
- D. Mulholland Drive

3 De quel instrument joue Fred Madison, le personnage principal du film interprété par Bill Pullman ?

- A. Guitare électrique
- B. Piano
- C. Violoncelle
- D. Saxophone

4 Quel objet mystérieux, retrouvé à plusieurs reprises devant leur porte par Fred et Renée, le couple formé à l'écran par Bill Pullman et Patricia Arquette, lance l'intrigue du film ?

- A. Une cassette vidéo
- B. Un courrier anonyme
- C. Une cassette audio
- D. Une clé USB

5 Par lequel de ces artistes - dont un titre figure dans le film - la bande originale de *Lost Highway* a-t-elle été produite ?

- A. Trent Reznor
- B. Lou Reed
- C. Marilyn Manson
- D. Angelo Badalamenti

6 David Lynch a décrit le film comme une « fugue psychogène ». Vrai ou faux ?

- A. Vrai, et il précise notamment que *Lost Highway* traite de l'identité.
- B. Faux, car David Lynch n'aime pas donner une interprétation spécifique à ses films et se plaît à laisser les spectateurs interpréter les événements comme ils le souhaitent.

7 En 2003, le film a été adapté en opéra par la compositrice autrichienne Olga Neuwirth, sur un livret d'Elfriede Jelinek. Vrai ou faux ?

- A. Vrai, et pourquoi pas !
- B. Faux, balivernes et sacrilège.

SÉANCES

Lost Highway de David Lynch (1997, 2h15, int -12ans)

- > INSTITUT LUMIÈRE Samedi 15 octobre, 10h
- > COMOEDIA Jeudi 20 octobre, 10h45
- > PATHÉ BELLECOUR Vendredi 21 octobre, 20h
- > UGC CONFLUENCE Samedi 22 octobre, 19h



Lost Highway, 1997

COUP DE PROJECTEUR

À bout de course

SÉANCES

À bout de course de Sidney Lumet (*Running on Empty*, 1988, 1h56)

- > INSTITUT LUMIÈRE Samedi 15 octobre, 14h45
- > UGC CONFLUENCE Dimanche 16 octobre, 13h30
- > SAINTE-FOY-LÈS-LYON Jeudi 20 octobre, 20h
- > BELLECOUR Vendredi 21 octobre, 10h45
- > LUMIÈRE TERREAUX Samedi 22 octobre, 19h



À bout de course, 1988

Fin des années 80, une famille américaine très unie traverse sans fin les États-Unis. Sa particularité : les parents sont deux activistes recherchés depuis des années par le F.B.I.. Un problème inévitable se pose bientôt à leur fuite : leur fils adolescent veut s'émanciper. *À bout de course* est un film exceptionnel. Exceptionnel par la nature de son sujet très rare dans le cinéma américain. Exceptionnel par son traitement, celui de choisir un motif ouvertement politique, uniquement déployé par le prisme de la vie privée. Cette histoire pas comme les autres, vécue de l'intérieur, nous entraîne en permanence au sein de cette cellule familiale composée d'êtres à la connivence remarquable. Concentré sur son récit, Sidney Lumet multiplie les bonnes idées artistiques dont le point

commun est de pratiquer ce que l'on n'attend jamais autour d'un tel sujet intranquille : un film de traque calme. La bande originale signée Tony Mottola accompagne de quelques accords discrets, maîtrisés et mélodieux à la guitare sèche, les personnages pourtant en perpétuel état de fuites. Le casting anti-spectaculaire (Christine Lahti, Judd Hirsch, River Phoenix...) se révèle bouleversant de complicité et d'amour. La grande douceur qui innerve l'ensemble ne fait que renforcer la pertinence de la réflexion politique autour de l'engagement, de la fidélité en un idéal, et la volonté viscérale et irraisonnable de vivre comme les autres, et fait de *À bout de course* une œuvre magnifique et bouleversante.
— Virginie Apiou

DOCUMENTAIRE

Des vertus du mauvais esprit

Retour sur la carrière à succès d'Étienne

Chatiliez, un cinéaste en phase avec son époque.

Ce documentaire ne couvre qu'une partie de l'œuvre d'Étienne Chatiliez, notamment ses quatre grands succès, depuis *La Vie est un long fleuve tranquille* (1988) jusqu'à *Tanguy* (2001), qui rassembleront plus de quinze millions de spectateurs, à une époque où la fréquentation était encore plus en berne qu'aujourd'hui. Son mérite est de donner largement la parole au cinéaste et de montrer, images à l'appui, ce qui a fait la force et la puissance d'identification de ces films. Chatiliez est un enfant de la pub, ayant réalisé de nombreux spots, joyeux et colorés, à une époque, comme il le précise, où la réclame est encore considérée comme un art ludique et créatif, pointant les tendances du moment.

Passé à la réalisation grâce à son producteur de pubs, Charles Gassot, converti au cinéma, Chatiliez continue à user finement de son œil de sociologue amateur. Son sujet ? La famille dans tous ses états. Famille riche contre famille pauvre (*La Vie est un long fleuve tranquille*) et sa réflexion sur l'inné et l'acquis, la place des aînés au sein de la cellule familiale (*Tatie Danielle*), la famille-entreprise vécue comme une prison (*Le Bonheur est dans le pré*), la difficulté à quitter le cocon familial (*Tanguy*). Étienne Chatiliez insiste beaucoup, à juste titre, sur son mauvais esprit, son goût du politiquement incorrect, expliquant par exemple que *Tanguy* est né d'une réflexion qu'il juge indécible : « tous les parents du monde détestent leurs enfants dix secondes par jour. » La société n'est-elle plus capable de recevoir des vérités dérangeantes ? Ou l'inspiration du cinéaste s'est-elle tarie avec le temps ? Questions en suspens. — A. F.

SÉANCE

Étienne Chatiliez - Juste une mise au point de Sébastien Labadie (2022, 1h02, VFSTA)

- > VILLA LUMIÈRE Samedi 15 octobre, 14h30

PARTENARIAT

Avec Eastwood père et fils

Partenaire historique du festival Lumière, OCS continue de soutenir le cinéma de patrimoine, comme l'explique son directeur général Guillaume Jouhet.

Quels sont les films qu'accompagne cette année OCS au festival Lumière ?

Nous présentons deux documentaires, l'un consacré au chef-d'œuvre de Fritz Lang, *Metropolis*, dans la série « Europa Maudits », qui revient sur la genèse de ce grand classique du cinéma d'anticipation ; l'autre qui est une conversation avec Étienne Chatiliez, réalisateur de quelques-uns des grands succès du cinéma français, de *La Vie est un long fleuve tranquille* à *Tanguy*.

Chaque année, OCS soutient en programmation le festival, pouvez-vous donner quelques pistes sur ce qui sera à l'antenne pendant cette période ?

Nous avons un cycle Clint Eastwood, avec

notamment *Honky tonk Man*, et nous espérons que Kyle Eastwood qui joue dans le film au côté de son père, y puisera quelques titres pour la soirée concert qu'il donne au festival. Nous rendons hommage à Sidney Lumet en programmant notamment *Le Lendemain du crime*, *Un après-midi de chien* et *Le Prince de New York*. Et puis il y aura comme chaque année un clin d'œil à Bertrand Tavernier avec la programmation du *Juge et l'Assassin*.

Quelle est la part du cinéma de patrimoine dans la programmation d'OCS ?

Elle est stable avec quarante nouveaux titres par mois, soit deux cents films de patrimoine disponibles sur la même période. Nous savons que nos abonnés

friands de films classiques sont plutôt des femmes, et de plus de quarante ans. Nous avons deux types d'abonnés : les fans de séries qui les regardent volontiers directement sur leur ordinateur ; et les fans de cinéma, un peu plus âgés, qui regardent via leur box, en linéaire, et qui profitent de la chaîne OCS géants, consacrée à l'histoire du cinéma.

La séance que vous ne manquez pas au festival Lumière 2022 ?

Je vais vous faire deux réponses : je ne veux pas rater le concert de Kyle Eastwood, dont j'aime beaucoup la musique, mercredi à l'Auditorium de Lyon. Et j'irai revoir le documentaire sur *Metropolis*.

— Propos recueillis par A. D.

LE FESTIVAL REMERCIER CHALEUREUSEMENT TOUTES CELLES ET CEUX QUI LE SOUTIENNENT

OCS BNP Paribas Chanel Chopard Dessange Groupe Adéquat Casino Lyon Pharaon HFFA Olympique Lyonnais Biomérieux EDF GL Events ESKER Magner Live Up Vauzelle Actes Sud AirFrance Groupe LDLC Lorens Grand Café des Négociants Rey Groupe Mingat Swapfiets Terroirs Vignerons de Champagne eRolls La Région Auvergne-Rhône-Alpes SNCF JCDecaux Decitre TCL LPA SACEM Scam La copie privée SADC

Avec le soutien de : 3A ASSURANCES • 3IS • ACCORHOTELS • AMBASSADE DE SUÈDE • AUDIO TECHNIQUE • BERNACHON • CABINET RATHEAUX • CERVIN • CHAMPAGNE CASTELNAU CIBISCU • CINEDIGITAL • COMMERCES MONPLAISIR • FIDUCIAL LEGAL BY LAMY • GOLIATH • INTERCONTINENTAL • JULIEN GROSLAMBERT • LAVOREL HOTELS • LE PRINTEMPS LYON LYCÉE LÉONARD DE VINCI • MAISON LOUIS LATOUR • MEDEF • OPERANDI • PANAVISION • PATRICE RIBOUD • PRESTIGE SECURITÉ • ROLAND TCHENIO • SAFARI IMMOBILIER • SEE TICKETS SIMON ANTOINET • SOROVIM • TENDANCE PRESQU'ÎLE • THIERRY SENZIER • TRANSPALUX



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 4 300 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival